

BORIS SCHREIBER
EXTRAITS D'UN JOURNAL INÉDIT
(1945-1958)

PRÉSENTATION

Sont proposés ici de nouveaux extraits du journal inédit de Boris Schreiber. Ils correspondent aux derniers mois de la guerre (le futur écrivain rejoint sa famille à Paris en mars 1945), aux premières années de l'après-guerre et s'achèvent avec les moments, très rapprochés, de la publication de ses premiers romans, *Le Droit d'asile* (1957) puis *Les Heures qui restent* (1958). Se trouve ainsi couverte une période de sa vie que Schreiber envisage au début de l'ultime volume de son entreprise autobiographique, *Hors-les-murs* (1998), et qu'il raconte en utilisant le procédé de l'interview fictive – procédé employé par un des recenseurs des *Heures qui restent*¹. La transcription intégrale du journal de cette période² s'étend sur un ensemble d'environ deux cents pages dactylographiées, signe qu'il est tenu de manière plus irrégulière qu'auparavant, que l'écrivain fixe désormais un autre rôle à son écriture et qu'il en a un autre usage – les traces de relectures étant beaucoup plus rares.

Tout comme dans les pages rédigées durant la guerre, Schreiber s'y arrête peu aux grands événements du monde. Alors que les scènes de liesse qui accompagnent la conclusion de l'armistice jouent un rôle central dans *Les Souterrains du soleil* (1977), elles sont à peine mentionnées et retiennent moins le discours du diariste que la blennorragie qu'il vient de contracter :

Mon petit journal, c'est la Paix ! Oui, ça y est : elle a été signée avant-hier, dans la nuit : hier et aujourd'hui, Paris, la France, le monde, délire, danse, illuminé. Le temps est splendide : l'Allemagne est écrasée : il ne reste plus que le Japon. Oh ! Enfin, six ans de cauchemar terminés, de tueries etc. (9 mai 1945).

¹ Georges Piroué, « Le Romancier et son lecteur vus par Boris Schreiber », *La Gazette de Lausanne*, 20-21 décembre 1958.

² Conservés au siège de l'Association Schreiber (226, boulevard Raspail, 75014 Paris), les cahiers et les transcriptions du journal de l'écrivain peuvent y être consultés, sur rendez-vous, par les chercheurs qui en font la demande [associationboris.schreiber@hotmail.fr].

Quelques mois plus tard, les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki sont passés sous silence et, lorsque paraît *Les Heures qui restent*, Schreiber ne fait presque aucune allusion aux événements qui conduisent le général de Gaulle au pouvoir (« De Gaulle revient : il ne pouvait en être autrement. », 31 mai 1958), mais s'inquiète de ce que le referendum qu'il organise retarde la parution des recensions de son roman : « [...] le livre n'a pas vraiment démarré. Peut-être vu le référendum. En tout cas faut attendre. » (29 septembre 1958). Son journal change toutefois de fonction à mesure que Schreiber tente d'acquiescer statut d'écrivain. Il n'est plus le lieu où sont pris en note des fragments ou des brouillons d'œuvres à venir. Les poèmes, que l'adolescent y insérait volontiers, deviennent rares et disparaît, peu à peu, la mention de ses premières tentatives d'écriture – bien qu'il ait d'abord voulu la reprendre, l'œuvre narrative (*Pierre*), commencée en 1937, est finalement abandonnée et ne laisse d'autre trace dans sa production que le prénom dont le héros du *Droit d'asile* se baptise pour mieux cacher son identité³. Alors qu'il montrait souvent son journal à ses proches, notamment à sa mère, qu'il les y interpellait volontiers, Schreiber choisit désormais de lire des poèmes ou ses premiers essais dramatiques à ceux qui l'entourent, de cacher ses cahiers d'écriture quotidienne à Marcelle, sa compagne, qui y apprendrait qu'il ne cesse de la tromper, et fait en sorte d'y livrer le moins possible de sa vie quotidienne (« Ces misérables aventures, je n'en parle même plus dans mon journal : elles se ressemblent toutes », 20 janvier 1954). Il se réfère à ses anciennes pages d'écriture quotidienne, notamment lorsqu'il revient en des lieux (Saint-Chéron, Cabris) qu'il a fréquentés à l'heure où la vie s'ouvrait à lui sous le signe d'une inébranlable foi en sa vocation et en son avenir d'homme de lettres mais ne les (re)lit plus qu'à lui-même : « Par hasard, avant-hier, ai relu mon journal de Toulon : envie de rire et de pleurer. Ai résolu de tenir mon journal – comme avant, avec détails et dialogues. Mais ne me sens aucun courage. » (14 janvier 1954).

Le journal de Schreiber est désormais le lieu de consignation d'échecs successifs, qui démentent ses rêves et ses espoirs, tant sur le plan de sa vie universitaire, puisqu'il échoue à plusieurs examens que sur celui de la vie professionnelle, puisqu'il abandonne divers métiers et vit de l'argent que lui donnent ses parents ainsi que sa compagne. Il lui fournit ainsi, comme le journal des années antérieures, l'occasion de garder trace et mémoire d'errances psychologiques et sociales, d'hésitations et de doutes, qui l'amènent à multiplier les mentions d'aventures féminines sans lendemain autant que d'inutiles rencontres avec les puissants du monde de l'édition. Celles-ci rejoignant celles-là à travers la figure de Nicole Domenach –

³ B. Schreiber, *Le Droit d'asile*, Denoël, 1957, p. 26.

modèle de la « grande dame » des *Heures qui restent*⁴. Dans ces conditions, son journal est surtout le lieu où Schreiber fait état de ses difficultés à faire jouer les pièces puis paraître les romans qu'il écrit et où il constate qu'ont disparu de son entourage tous ceux qui pourraient le guider et l'aider dans les voies, qu'il ne dissocie jamais, de l'écriture et de la reconnaissance, ce qui l'amène, bien qu'il ait été naturalisé (1947) à continuer à se sentir étranger au point de noter, quand enfin il est publié, qu'il a été « découvert » par des « belges » (2 octobre 1958). Aussi semble-t-il surtout s'intéresser à des auteurs qu'il érige en doubles de lui-même, parce qu'ils se sentent étrangers, en témoigne le bref commentaire que lui inspire *La Statue de sel* (1953) d'Albert Memmi (20 janvier 1954) ou parce qu'ils ont peiné à se faire connaître à l'image de Thomas Wolfe (« [...] beaucoup d'états semblables aux miens⁵ », 18 novembre 1957). Après qu'une dernière rencontre avec Gide est évoquée brièvement (29 mai 1945), signe qu'elle ne lui a rien apporté, son journal devient le lieu où Schreiber enregistre diverses tentatives pour trouver de nouveaux mentors littéraires (Michaux, Char, Arland, Camus, etc.). Tentatives qui, toujours ou presque, tournent court et ne peuvent que tourner court. Tel que le peint son journal, l'écrivain en devenir est en effet plus sensible aux réputations littéraires (qu'il conteste) qu'aux œuvres (qu'il évoque peu) sur lesquelles elles reposent : « Rarement j'admets que l'œuvre d'un autre soit valable » (20 janvier 1954). Ce faisant, il ignore les grands partages idéologiques, économiques ou esthétiques qui structurent le monde éditorial, ce qui l'amène à proposer un même manuscrit de conte à la NRF ou aux *Temps modernes*, un même manuscrit de roman chez Gallimard, aux Éditions de Minuit, au Seuil, chez Corrêa ou Denoël. Ce faisant, bien que la guerre soit achevée, le journal de Schreiber reste un journal de guerre, d'une guerre qu'il ouvre sur le front des éditeurs qu'il érige en nouveaux ennemis.

Si l'écriture reste à ses yeux le moyen d'une quête identitaire que seule la parution d'une œuvre pourrait parachever, cette quête ne s'exprime plus dans la sphère de l'expression personnelle (à laquelle Schreiber reviendra après la disparition de ses parents) mais dans le domaine de la fiction. De ses premières tentatives romanesques, son journal ne permet guère de se faire une idée précise. Tout au plus, signe du déplacement de l'axe de son écriture, le lecteur y apprend-il qu'il multiplie les projets et que ceux-ci, invariablement, échappent à son contrôle :

⁴ Sur ce roman, voir Denis Pernot, « *Les Heures qui restent* de Boris Schreiber : ratage et oubli », *Romans exhumés (1910-1960). Contribution à l'histoire littéraire du XX^e siècle*, dir. Bruno Curatolo, François Ouellet et Paul Renard, EUD, 2014, p. 167-77.

⁵ Schreiber fait probablement allusion ici à une lecture d'*Aux sources du fleuve* qui vient de paraître (Stock, 1956) avec une préface de Maurice Nadeau.

Une idée de roman a germé cet après-midi (idée provisoire) : la vie d'un homme dont chaque étape serait une étape de l'histoire de l'humanité. L'enfance serait la Préhistoire ; l'adolescence, l'Antiquité ; la jeunesse, le Moyen-Âge ; la fin de la jeunesse, la Renaissance ; l'âge adulte : les Temps modernes. / Un personnage, faux Christ clochard, rencontré par mon héros, lui expliquerait cela, et mon héros sera envoûté par lui. Car cette marche du Monde vers l'Esprit (et qui n'est pas l'Esprit quoi qu'en dise Hegel) est une marche ratée, qui consiste, à mesure que l'on bifurque vers les techniques, à se retourner pour regarder dans sa direction. Où est le pourquoi ? Comment est-il ? Si mon héros le trouve, l'homme sera sauvé, lui dit le clochard. Alors, envoûté, mon héros essaie. Il échouera, certes ; mais comment ? Et quelle sera la fin ? Je n'en sais rien. (18 octobre 1957).

Dans ces conditions, Schreiber ne peut qu'échouer à mettre au point des œuvres qui prennent (comme, par la suite, *Un silence d'environ une demi-heure*) des dimensions inhabituelles :

[...] mon roman (mille quatre cent quinze pages) parle d'un jeune type qui a mis tout son espoir dans l'instant précis de la mort, car il espère que seul cet instant peut le délivrer. (19 janvier 1954).

Et le manuscrit du *Droit d'asile* n'est finalement « accepté » qu'à condition qu'il en réduise la longueur : « on m'a demandé de l'élaguer (ce qui est fait), j'y ai enlevé cent cinquante pages sur les sept cent quatre-vingts » (11 avril 1957). L'écrivain évoque ainsi plusieurs pièces de théâtre, dont aucune ne sera jouée, divers contes, dont un seul, *La millième nuit* (1950) trouve un (discret) lieu d'accueil⁶ et plusieurs romans, que refusent les éditeurs : *La Ronde de nuit* ou *L'Omnivore*. S'il fait état dans son journal de l'avancement de ses projets, il n'y livre guère que des indications renvoyant à des données de mise en intrigue où se mêlent, de manière complexe, les thématiques de la quête identitaire et de la trahison :

Depuis deux jours, mon roman (!) avance à peine [...]. À présent, le sujet (que j'ai au fond depuis longtemps) se dessine : un jeune homme se croit le Sauveur, le nouveau Christ. Mais il s'aperçoit de son vide, et en cherche un vrai sauveur. Il croit avoir trouvé l'idole aux grandes actions, mais il s'aperçoit remarque certaines mesquineries, certaines impossibilités : aussi, pour le forcer en quelque sorte à être vraiment le Sauveur, va-t-il le dénoncer (la trahison oblige l'être à assumer la souffrance qui sauve l'homme). Judas crée le Christ. / Le Christ soulageait les hommes, mais Judas, en le forçant à rentrer au plus profond de lui-même, jusque-là où il ne trouvait même plus Dieu, lui a donné la force, en souffrant, d'assumer toutes les souffrances et de sauver l'homme. Mais n'y eut-il pas une rupture depuis ? Non seulement le Christ est trahi, mais Judas l'est, car plus personne n'est capable de se dévouer jusqu'à la trahison totale. L'univers s'est rétréci : on ne peut plus que se trahir soi-même. (22 septembre 1949).

Comme l'indiquent ces lignes, où s'esquissent les traits saillants de l'étrange et grotesque Salive des *Heures qui restent*, Schreiber passe, du journal au roman, d'un univers où la quête identitaire est envisagée sous l'angle du mensonge (fût-il contraint par la guerre et sa judaïté) à un univers où elle se formule dans la perspective – riche de possibles narratifs – de trahisons envers les autres autant qu'envers soi-même. Se mettent ainsi en place plusieurs des données

⁶ *Points a Magazine of Young Writers*, n° 8, 1950, p. 35-42. Dirigé par Marcel Bisiaux et Sindbab Vail, ce périodique bilingue paraît à Paris de 1949 à 1953. Ce « conte » est réédité en 2005 aux éditions Sables. Comme l'indique le journal du 4 décembre 1950, Henri Thomas est l'intercesseur qui a rendu possible la parution de ce texte.

structurantes de son imaginaire. S'il se peint volontiers comme un « lâche », se définit comme un « con » ou, par la suite, comme un « raté », les autres ne sont jamais que des « salauds », qui trahissent les promesses qu'ils ont faites au traître qu'il veut rester à ses yeux et être aux yeux de ses (éventuels) lecteurs :

La peur et la lâcheté : voilà un des éléments de ma personnalité. La peur la plus vile, la plus capable de toutes les bassesses.

Aujourd'hui encore, à tout le monde, je cache que je suis juif. Bien. Oublions que j'ai été volontairement à l'O. T. Que souvent j'admirais les Allemands, allant jusqu'à souhaiter leur victoire, que toujours je me suis réjoui de ne pas ressembler à un Juif et de porter un nom neutre.

Oublions tout ça, à la rigueur : j'aurais pu au moins me rattraper, si l'on peut dire, vivre « dignement », c'est-à-dire comprendre que j'avais fait fausse route, changer le sens de ma vie, lutter, je ne sais pas quoi au juste, mais enfin et surtout, voir la vie sous un autre angle. Me mettre d'accord avec moi-même.

Or, je n'ai rien fait – au contraire, je me suis acharné à garder la personnalité que je m'étais découverte [...] (20 janvier 1954)

Aussi le journal, l'œuvre et la vie (dans ce qu'il en retient) en venant à s'y confondre, prend-il les aspects d'un réservoir d'intrigues fondées sur des récits de trahison, à l'image de ceux arrachés par Boris à Marcelle aux premiers jours de leur liaison, se complaît-il à dénoncer les potentats, écrivains, lecteurs professionnels ou critiques, du monde de la librairie, qui font à l'écrivain en devenir des promesses qu'ils ne tiennent pas et conduit-il son auteur à se mépriser de ne pas tenir les promesses qu'il s'est faites à lui-même – promesses répétées par sa grand-mère, par sa mère et par Gide – ses « promesses de l'aube ». Femmes accostées, éditeurs rencontrés, figures de la vie littéraire parisienne approchées y sont ainsi toujours envisagés sous le même angle, celui de la fausse promesse et celle-ci vue comme une trahison qui interdirait à Schreiber de parvenir à être lui-même, de se reconnaître faute de parvenir à être reconnu. Lorsqu'enfin paraissent ses premiers ouvrages, la même thématique fait retour sous sa plume, le diariste s'en prenant alors aux critiques qui rendent compte de ses œuvres alors que, déjà, dans *Les Heures qui restent* il s'en prend à ses lecteurs. Tout comme cette œuvre se donne les aspects d'une fable de l'écrivain aux prises avec ses personnages, *La Rencontre des absents* (1963), son troisième roman publié, met en intrigue un récit de non-reconnaissance entre des frères, récit qui révèle que Schreiber conçoit son œuvre fictionnelle comme le lieu d'une improbable, sinon impossible, rencontre entre deux semblables absents l'un à l'autre, l'auteur et le lecteur.

Denis Pernot

NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Les textes ont été établis sur la base des manuscrits des cahiers que Boris Schreiber a conservés. La date et le lieu de rédaction des entrées ont été ajoutés en caractères gras et précisé, lorsqu'il y a lieu, la nature du cahier où elles figurent. Ont été corrigées et ne font l'objet d'aucun signalement les fautes d'orthographe, encore nombreuses sous la plume du diariste. La ponctuation, fautive ou expressive, a été conservée sauf dans les cas où elle rend un passage peu compréhensible, cas où elle a été rétablie entre crochets droits ou rectifiée. Les mots barrés sont signalés comme tels. Ceux qui n'ont pu être déchiffrés ainsi que ceux qui manquent dans le manuscrit sont indiqués entre crochets droits ([illisible] ; [mot manquant]). Les passages du journal qui ont été marqués d'une croix à l'occasion d'une relecture sont signalés par un [X]. Les ajouts que cette relecture a occasionnés figurent entre crochets droits de caractères gras ([...]), lorsque cette lecture a conduit Boris Schreiber à mettre entre crochets certains passages ceux-ci sont signalés par des crochets gras en italiques (*[...]*) tandis que les soulignements adjoints ont été épaissis (...).

Transcriptions : Éric François
Choix et établissement des textes : Éric François et Denis Pernot